

ARTS VISUELS

Le sablier photo

JÉRÔME DELGADO
COLLABORATION SPÉCIALE

QUÉBEC — Ni tapis ni casse-tête, peut-être un peu des deux, l'impressionnant amas de petits clichés mis au sol par Roberto Pellegrinuzzi jette un regard plus qu'approprié sur la photographie, sa spécificité matérielle et son rôle d'objet souvenir. Il est, en ce sens, l'oeuvre emblématique d'un événement monstre à Québec, dispersé en six lieux.

Cet art du temps, cloué à l'idée de capter une fraction de seconde d'une vie, reste la trace d'un moment déjà passé. Qu'une expo internationale, regroupant 16 signatures du Québec, de Belgique et de Pologne, s'intitule *La Disparition*, ne fait qu'accentuer cette idée de perte. Pas étonnant alors que la manifestation soit imprégnée de nostalgie et de deuil. Le noir et blanc s'impose, mais la manifestation, déjà présentée à Liège et à Varsovie, montre quand même la grande diversité de la photographie contemporaine.

Images fixes ou en mouvement, troubles ou limpides, mais aussi évanescences, presque immatérielles. Le thème de la disparition peut évoquer l'absence d'êtres chers, voire de la figure humaine, il souligne aussi la presque mort de la photo. De la scène captée, il ne reste plus rien.

Dans l'installation en sept sections de Pellegrinuzzi, *Éléments pour un sablier*, montée au centre Engramme du complexe Méduse, les deux extrémités ne donnent justement rien à voir. Un bout blanc pur, l'autre noir calciné. Plus on regarde vers le centre de l'oeuvre, mieux on distingue les histoires de famille, tirées, visiblement, d'une autre époque.

Connu pour son travail morcelant l'image, l'artiste, toujours aussi méticuleux, a cette fois multiplié les clichés, comme pour évoquer son propre combat contre l'oubli. En même temps qu'il évoque l'absence de l'image, par la sous-exposition et la surexposition d'un négatif, voire par le poids des années, il suggère la disparition inévitable des membres

de sa famille. À l'instar de Pellegrinuzzi, d'autres ont laissé leur appareil de côté pour se tourner vers les archives, familiales ou non. Récupérer des images usées, tachées, déchirées par le temps sonne redondant, deux Polonais offrant presque des travaux jumeaux. Tomasz Konart s'en distingue tout de même pour les doter d'éléments narratifs fictifs, alors que Wojciech Prazmowski en assemble certaines en colis (les Photosculptures).

Un autre Québécois, Patrick Altman, offre une murale savoureuse, faite de reproductions miniatures de peintures historiques. Son idée de les épingleur rappelle un travail antérieur de Pellegrinuzzi, mais le résultat visuel est étonnant, cynique même vis-à-vis de l'histoire de l'art.

Le thème du vieillissement et de la mort domine cette *Disparition*. Si l'humour du Belge Pol Pierart s'estompé par des jeux de mots faciles, Ève Cadieux livre une série percutante, fort bien équilibrée entre des préoccupations formelles et un contenu émotif, provoqué par la mort de Pierre Granche, son mentor et professeur. Le résultat, d'un gris platine propre à un autre époque, présente des artistes, sans visages, dans leur atelier — ou ce qu'on imagine être un atelier.

Paysages évoquant le déracinement (le collectif belge BlowUp s'intéresse à l'urbanisation des zones rurales), portraits presque fantomatiques (les dessins de Charles Guilbert), textes fuyants (la vidéo de Nicolas Renaud), les approches ont été nombreuses pour parler de ce présent tourné constamment vers le passé. Et quand l'image disparaît, que le papier est blanc ou noir, c'est encore plus évident : le sablier ne s'arrêtera pas.

LA DISPARITION, centres Vu, L'Oeil de Poisson, Engramme, La Bande Vidéo et Rouje, et la Galerie des arts visuels de l'Université Laval, à Québec, jusqu'au 15 février. Ouvert du mercredi au dimanche. Info : 418 640-2585 ou www.meduse.org/vu/photo

Une image